

« Oates ne cherche pas à faire de “belles phrases” »

Claude Seban est la principale traductrice de Joyce Carol Oates : un emploi à temps plein depuis vingt-trois ans, dont le dernier travail, « Un livre de martyrs américains », paraît.

Propos recueillis par Florence Noiville, [Le Monde](#), 7 septembre 2019

Depuis plus de vingt ans, Claude Seban traduit en français l'œuvre de Joyce Carol Oates. Quasi quotidiennement, entre cinq et huit heures par jour, elle s'immerge dans son monde, ses mots, ses intrigues. Elle a déjà traduit une quarantaine d'ouvrages de « JCO ». Rencontre avec une traductrice entièrement et exclusivement dévouée à une écrivaine.

Comment votre rencontre avec l'œuvre d'Oates s'est-elle faite ?

Grace à Christiane Besse, directrice de collection et traductrice, une femme admirable qui a l'art de vous amener à donner le meilleur de vous-même. C'est à son arrivée chez Stock [son éditeur de l'époque] que je dois d'avoir traduit mon premier livre d'Oates. C'était il y a vingt-trois ans et je n'imaginai pas, à l'époque, que cela se transformerait tout de suite en un « full time job » !

Vous faites allusion à la productivité stupéfiante de Joyce Carol Oates...

Oui, au début, à chaque fois que je voulais faire une traduction d'un autre auteur, Christiane Besse me disait : « Non, non, tu n'as pas le temps ! » De fait, Joyce Carol Oates est si prolifique que, depuis 2015, nous sommes deux à la traduire. Christine Auché se charge des nouvelles, et moi des romans.

Quel est le premier livre d'elle que vous avez traduit ?

Corky [Stock, 1996]. C'est d'ailleurs le livre grâce auquel je l'ai découverte, car je ne la connaissais pas auparavant. J'ai tout de suite été séduite par ce personnage magnifique de Corky – ses rapports avec les femmes, avec la politique locale. C'est un homme qui joue au dur et qu'on aime pour ses failles. L'écriture aussi m'a impressionnée : ramassée, rythmée, efficace. Oates ne cherche pas à faire de « belles phrases » mais chaque personnage a sa voix propre.

Quels défis cette écriture représente-t-elle pour une traductrice ?

Le rythme haletant, les difficultés du texte, tout cela m'attirait – m'attire toujours. Les difficultés sont à la fois le moteur et l'angoisse du traducteur : elles le stimulent, et elles l'angoissent parce qu'il se demande s'il rend justice à l'auteur, s'il n'est pas un imposteur.

Qu'est-ce qui vous permet de dépasser cette crainte ?

L'idée que le texte pourra être retraduit. Nous parlions de ce premier roman sur lequel j'ai travaillé, *Corky* [le titre original est *What I Lived For*]. En 2012, Stock a décidé de le rééditer et j'ai pu revoir ma traduction. Le roman s'ouvre ainsi : « *God erupted in thunder and shattering glass.* » J'avais traduit : « *Dieu surgit dans le tonnerre et une explosion de verre.* » J'ai voulu trouver autre chose. En particulier parce qu'en anglais Dieu ne surgit pas, il « *erupts* ». Et aussi parce que la phrase est très rythmée. J'ai opté pour « *Dieu se déchaîna dans un fracas de tonnerre et de verre brisé.* »

Si j'étais amenée à revoir cette traduction une nouvelle fois, il est probable que je modifierais de nouveau cette première phrase. Et celles qui suivent... Être traducteur, c'est donner sa lecture d'un texte. Un autre traducteur en aura une autre. Il l'interprétera différemment. Savoir qu'un ouvrage pourra être retraduit permet d'affronter la crainte d'être un « *traduttore, traditore* », du moins en ce qui me concerne.

Vous disiez qu'Oates ne cherche pas à faire de « belles phrases » mais celle-ci, « God erupted... » en est pourtant une...

Absolument. Et symbolique pour moi. Car c'est le moment où Joyce Carol Oates elle-même a fait irruption dans ma vie...

Comment l'a-t-elle changée ? Quel effet cela fait-il de vivre jour après jour, pendant plus de vingt ans, à l'intérieur d'une œuvre ? Est-on absorbée, possédée par elle ?

Disons que je m'identifie souvent aux personnages de ses romans... le temps d'une traduction, et que j'ai une prédilection pour certains – comme Skyler, l'enfant rebelle et sensé du monde dément de *Petite sœur, mon amour* [Philippe Rey, 2010] ou D. D. Dunphy, la boxeuse d'*Un livre de martyrs américains* [lire ci-contre]. J'ai un faible pour les personnages opaques de Joyce Carol Oates, ceux qui manient peu ou mal le langage et qu'elle fait remarquablement exister. Donc, oui, je vis dans son univers, j'ai l'impression de connaître ses personnages comme s'ils étaient réels mais, je vous rassure, je ne suis pas possédée.

Comment travaillez-vous concrètement avec Joyce Carol Oates ? La connaissez-vous bien ?

Je la connais surtout par ses ouvrages. Je l'ai rencontrée lors de ses différents passages à Paris, toujours dans un cadre professionnel. Pour la traduction, je me limite aux questions essentielles. Étant donné les décalages dans le temps et sa rapidité, Oates est généralement déjà passée à autre chose lorsque je la questionne sur un livre. Et puis, je ne suis pas sûre que la cuisine du traducteur l'intéresse. Une fois, elle m'a dit : « *Si ce n'est pas clair, supprimez.* » Sur un plan moins professionnel, il m'arrive de lui envoyer des photos de chats.

Les éditions Philippe Rey ont encore, à l'heure où nous parlons, trois romans et quatre recueils de nouvelles à publier. Du travail pour vous jusqu'en 2022 ! Aucun risque de lassitude ?

Non, car ses livres sont tous différents. Récemment, Philippe Rey m'a fait lire un roman dont l'un des protagonistes est un ancien combattant de la guerre d'Irak. Un format très court, très ramassé et qui frappe comme un coup de poing. Eh bien, une fois de plus, Oates a réussi à me surprendre.